d'Égine par Guillaume Cop; aux « polémiques » des médecins contre les empiriques, — Andres Laguna; à la polémique de Sylvius contre Vesale, avec notamment la « Mise en François par Ian Guillaumin Champenois » en 1555 de l'*Introduction sur l'Anatomique Partie de la Phisiologie d'Hippocras & Galien.* Enfin la « Physiologie », représentée par Michel Servet; et la « Pathologie », par Jean Fernel, conservent à la médecine un couronnement métaphysique.

Le dernier chapitre est réservé aux Juristes (XII). Michèle DUCOS après une riche introduction donne en quinze extraits un panorama du Droit dans son évolution de Budé à F. Connan en passant par Alciat, Le Douaren, Charles Du Moulin, F. Baudouin, et G. de Coras. Ces juristes humanistes sont en même temps des philologues, des historiens, des philosophes, et réussissent à élever leur discipline au rang d'un « art », et peut-être d'une « science » (G. de Coras).

Ainsi se referme le *circulus disciplinarum*, l'*orbicularis disciplina* dont rêvait G. Budé en proposant la création du Collège Trilingue.

Dans une tâche d'une telle ampleur on a mauvaise grâce à reconnaître des taches et erreurs typographiques, affectant d'ailleurs bien plus le français des présentations et traductions que le latin. Mais il faut relever des erreurs de date : les *Variae Lectiones* de Lipse sont de 1567-1569, son *Discours sur Tacite* à Iéna est de 1572, son premier *Tacite* de 1574, c'est-à-dire antérieur au Discours de Muret (p. 499). Certains membres de phrases ont sauté : *omnes* homines, p. 77; *alteri impudentissimi*, p. 472. L'expression *in tantum, ut*, bien connue du *Thesaurus* de Robert Estienne, 1532, ne postule pas de génitif (p. 593). Une citation de Turnèbe, qui se retrouve chez Lambin et la *Vie de Ramus* provient du *De Legibus*, II, 16 (p. 473). Des traductions paraissent faibles : *heroïbus*, p. 225; « équité » traduisant aussi bien *aequum et bonum*, qu'*aequum*, ou *bonum* (p. 682, 686). Le *Thesaurus* de 1532 inviterait à traduire *ardua loqui* non par « énigmatiques », mais d'après *ardentia et animosa* (p. 660).

Qu'on pardonne à un pratiquant de l'Humanisme érudit de trouver trop chiche la part faite à Turnèbe, que ses contemporains et Montaigne jugeaient le plus grand. En tout cas un *Index* des Matières aurait sans doute aidé davantage à comprendre l'originalité de l'Humanisme français, qui progressivement renonce à la rhétorique italienne, aux disputes théologiques allemandes, au militantisme espagnol, pour définir, en accord avec les Pays-Bas et la Hollande, une Méthode, une Politique, une Critique, qui sans nier un couronnement religieux inaugurent une démarche laïcisée.

Ce que montrera sans doute le second volume, et comme on doit l'espérer, suivra un même effort en faveur des poètes, car tous trouvent dans la poésie le meilleur de leur personnalité. En tout cas nous ne remercierons jamais assez nos chercheurs d'avoir magnifiquement illustré cette vérité toujours neuve que l'Humanisme « trilingue » est le fondement de notre culture.

Jean JEHASSE.

Mélanges et recueils divers.

Latin poetry and the classical tradition, Essays in medieval and Renaissance literature, edited by Peter GODMAN and Oswyn MURRAY, Oxford-Warburg studies (General Editors : Denys HAY, J. B. TRAPP) : Clarendon Press-Oxford, 1990, XII-244 pages.

Voici onze exposés qui ont eu lieu en décembre 1988 au Warburg Institute. O. MURRAY (Oxford) trace l'histoire de la comparaison du roi avec un berger, comparaison que les cultures anciennes du Moyen-Orient appliquent aussi aux dieux;

de là on passe à l'Ancien et au Nouveau Testament, puis à Virgile dans l'interprétation de Servius et Donat qui se retrouve chez les poètes carolingiens de cour; on aurait aimé voir cité pour faire contrepoids à tant de panégyriques bêlants le mot de Tibère sagement humoristique : « Boni pastoris esse tondere pecus, non deglubere » (Suét., *Tib.*, 32, 5). J. M. ZIOLKOWSKI (Harvard) passe en revue les moyens d'atteindre l'inspiration poétique selon les Anciens et, après eux, les poètes médiévaux : retraite dans la solitude, nuit, invocation aux Muses, souffle divin, ivresse; mais Bacchus n'est pas seulement dieu du vin, à preuve Hor., *carm.*, 3, 25 et Ov., *Tr.*, 5, 3. P. G. SCHMIDT (Fribourg-en-Brisgau) apporte une solution au problème des poèmes goliardiques « cum auctoritate » (entre 1160 et 1300) dans lesquels des strophes rythmiques se terminent par un vers métrique emprunté à Juvénal, Horace, Ovide, etc. : ces poèmes, à la Fête des Fous, permettaient de faire la satire des autorités religieuses en en laissant la responsabilité à l'auteur de la citation; la Fête des Fous ayant été réformée en 1200 ce genre subsista avec des fonctions nouvelles : par exemple on chantait les poèmes pour Noël en empruntant la citation à un hymne religieux; il y eut aussi des poèmes macaroniques en latin et vernaculaire (angl., fr., prov.). P. DRONKE (Cambridge) étudie chez l'Archipoète (mort vers 1165) la fusion des réminiscences classiques (Horace, Tibulle, etc.) et bibliques : « Lingua balbus, hebes ingenio », Isaïe suivi de Cicéron; on rencontre cela déjà chez Hugues Primat plus âgé de vingt ans, les deux poètes ont pu se connaître à Orléans. A. C. DIONISOTTI (Londres) analyse l'*Alexandreis* (*ca* 1170) de Gautier de Châtillon qui narre en dix livres et 5500 vers les conquêtes d'Alexandre, considéré comme le point culminant de l'histoire humaine; sa source principale est Quinte-Curce; le poème traite en fait de la puissance militaire et du gouvernement du monde, il est résolument anti-romain et semble rêver d'un nouvel empire, français, gardien de la foi chrétienne à la place de Rome. G. ORLANDI (Milan) montre à quel point certaines satires classiques (Hor., Iuv.) ont influencé le genre médiéval de la « comédie élégiaque » qui mêle les intentions comique et satirique chez Hildebert de Lavardin (m. 1133), Vital de Blois (qui comprend mal « permingere », car il ne connaît pas Porphyrion, dans Hor., *Sat.*, 1, 2, 41 sq.), Mathieu de Vendôme qui s'inspire d'un conte byzantin et utilise Hor., *Sat.*, 2, 7, 53-62. M. FEO (Florence) étudie le médiocre poème *Somnium in aegritudine apud Florentiam* (1319) dans lequel Alberto Mussato, maître de Pétrarque, décrit sa vision : métamorphosé en oiseau il voyage dans l'au-delà, cieux, enfer, Élysée; s'inspirant étroitement de Virgile il critique sans le dire Dante au nom du classicisme et pour des motifs politiques. F. GODMAN (Tübingen) [1] développe l'idée que les vrais héritiers du style classique sont ceux qui en maintiennent non pas les traditions, mais la liberté; il prend pour exemples Pierre de Blois (XII[e] s.) dont il compare le poème gracieusement sensuel « Seuit aura spiritus » avec la « descriptio Helenae » dans l'*Ars versificatoria* [2] de Mathieu de Vendôme, puis Jean Second (XVI[e] s.) et plusieurs de ses *Basia* qui prennent leur distance avec leur modèle catullien. W. LUDWIG (Hambourg) étudie l'origine et l'évolution du style catullien dans la poésie néo-latine du XV[e] siècle; il montre d'abord en quel sens rigoureux il convient de prendre « imitation », qui n'est pas « réminiscence »; puis il analyse les œuvres de Landino (1424-1504) avec sa *Xandra* (1433-1434), de Pontano (1429-1503) *Pruritus siue de lasciuia* (1449 et 1451), et *Liber Parthenopaeus* (1457); Marulle (1453-1500) dans ses vers à Néère se refuse à décrire le plaisir charnel, a fortiori le carmélite Mantuanus (1448-1516); en 1489 Pontano revient à Catulle sans reculer devant l'obscénité ni l'éloge de Voluptas. G. W. PIGMAN III

1. Auteur de *Poetry of the Carolingian Renaissance*, dont il a été rendu compte dans *R. É. L.*
2. L'édition de F. MUNARI a fait l'objet d'un compte rendu dans *R. É. L.*

(Californie) dit à son tour que le bon imitateur transforme son modèle; il analyse l'*Art poétique* de Vida (*ca* 1480-1566) qui préconise, soit dissimulés, soit modifiés, les emprunts à Virgile ou à d'autres poètes comme Lucrèce ou Catulle, lui-même adaptateur de Callimaque qui... J. IJSEWIJN (Louvain) étudie avec sensibilité le *Coryciana*, recueil de poèmes offerts de 1512 à 1527 à Mgr Goritz (Corycius) qui accueillait dans son jardin de Rome maints poètes comme Bembo, Vida, Hutten, etc.; il s'en dégage un tableau très vivant de la vie littéraire dans la Rome des Médicis qui entretient avec celle d'Auguste des rapports vivants; comme W. LUDWIG et PIGMAN J. IJSEWIJN montre bien les mécomptes auxquels une conception trop large de l'imitation expose le critique; il décrit le réemploi dans un sens chrétien de poèmes païens comme l'hymne à Vénus de Lucrèce ou la prière d'Hor., *carm.*, 1, 3. En guise de conclusion citons W. LUDWIG qui parle p. 185 de « the regrettably persistent blindness of some classicists when confronted with the phenomenon of neo-latin » [3] et J. IJSEWIJN : « Archaeology repeatedly turns out to be a real disaster for the Middle Ages, the Renaissance, and the Baroque in an ancient city such as Rome. (...) Since 1882 archaeological has certainly gained an enormous amount of technical and historical knowledge, but at the cost of an equally great loss of art and beauty. Sometimes one wonders who was right, the Renaissance architects or the modern archaeologist. » (p. 219, n. 11). On n'est pas obligé de souscrire totalement à ce jugement, mais il donne à réfléchir sur le sens des études latines.

Jacques CHOMARAT.

Latin studies in Groningen 1877-1977, edited by Heinz HOFMANN, Egbert FORSTEN : Groningen, 1990, X-148 pages avec 6 photographies hors-texte.

Fondée en 1614 l'Université de Groningue célébrait en 1988 son 75e lustre. L'enseignement du latin et celui du grec, jusqu'alors unis en une seule chaire, furent séparés en 1877; on a donc commémoré les 13 et 14 octobre 1988 le premier siècle des études latines. La communication initiale, due à Heinz HOFMANN (Groningen), retrace l'histoire des études classiques de 1614 à 1876; c'est en 1752 qu'apparaît le mot « latin » dans la désignation d'une chaire à la place de celui d' « éloquence »; car si toutes les disciplines étaient enseignées en latin (jusqu'en 1876 pour le « propedeuticum », ex-Faculté des Arts) lui-même ne l'était pas. Aux XVIIe et XVIIIe siècles les professeurs étaient polyvalents : Ubbo Emmius, titulaire des chaires d'histoire et de mathématiques, échange cette dernière contre celle de grec avec le médecin Mulerius. Très peu d'étudiants : en 1714 moins de 50 pour 3 professeurs ordinaires et 2 extraordinaires; vers 1800, 38 par an; en 1873, 142; en 1876 le nombre des chaires passe de 5 à 15, celui des étudiants s'élève de 365 à 600 entre 1900 et 1910; aujourd'hui pour les deux langues classiques il n'y a que deux postes de professeurs et deux d'assistants. En un siècle ont enseigné le latin : Emil BÄHRENS (1848-1888) de 1877 à 1888; Jacob Samuel SPEYER (1849-1913) de 1889 à 1902; Jacob Van WAGENINGEN (1864-1923) de 1903 à 1923; Hendrik WAGENVOORT (1886-1976) de 1924 à 1930; Petrus Ioannes ENK (1885-1963) de 1930 à 1955; R. E. H. WESTENDORP BOERMA (1911-1983) de 1955 à 1977. Tous sont étudiés à l'exception du second dont les travaux dans le domaine latin sont insignifiants. Shackleton BAILEY (Harvard) montre un E. BÄHRENS passionné jusqu'à l'imprudence de corrections de textes; il en signale deux brillantes, méconnues de ses successeurs, dans Florus, 1, 17, 4

3. W. LUDWIG est lui-même professeur de philologie classique.

« hic ciuis melior » (mss « hic uis melior »), dans *Aen.*, 4, 176 « initu » au lieu de « metu ». Son fils Willem Adolf (1885-1929) fit ses études à Groningen, mais enseigna à Göttingen; U. SCHINDEL (Göttingen) analyse son œuvre : à l'inverse de son père il justifie certaines leçons manuscrites, montrant que les corrections traditionnelles reposaient sur une méconnaissance de constructions pourtant bien attestées. J. B. HALL (Londres) arbitre le match entre VAN WAGENINGEN et HOUSMAN à propos de Manilius; il donne HOUSMAN vainqueur aux points. H. S. VERSNEL (Leyde) analyse les travaux de WAGENWORT sur la religion romaine à base de lexicographie et d'étymologie; il s'attarde sur l'introduction dans les Études latines du terme de « mana »; il reproche à H. LE BONNIEC et à H. FUGIER de ne pas l'employer (p. 90), lui-même s'y refuse pourtant, mais c'est pour de bonnes raisons (p. 91); l'article aboutit à une critique véhémente de DUMÉZIL coupable de « pogrom » contre le manaïsme » (p. 92) : ce mot est bien étrange [1]. P. FEDELI (Bari) analyse les travaux de ENK sur Properce et son apparat « mastodontique » (p. 105); G. MAURACH (Brunswick) évalue les éditions du *Mercator* et du *Truculentus* procurées par ENK, les analyses de MAURACH sur certains passages de Plaute sont précises, fines, joignant à la recherche du sens un jugement esthétique; R. TEN KATE (Groningue), ancien étudiant de ENK, rapporte sur celui-ci des souvenirs émus, admiratifs ou amusés. Enfin J. A. RICHMOND (Dublin) montre pourquoi le travail de BOERMA sur le *Catalepton* a supplanté ceux de ses prédécesseurs. Deux observations pour conclure. D'abord l'importance de l' « odium philologicum » analysé à propos d'E. BÄHRENS (p. 29-30), de WAGENINGEN (p. 67), de HOUSMAN (p. 71) et bien illustré par H. S. VERSNEL. Ensuite le dépérissement des études classiques : « The time is coming when chairs of Latin will be as rare as chairs of Sanskrit are now. I shall not live to see it, but you may » (ENK, p. 141; cf. HOFMANN, p. 17 et 21). N'y a-t-il pas une relation entre ces deux faits : les discussions philologiques, de plus en plus techniques et pointues, ne perdent-elles pas de vue parfois ce qui peut intéresser l'honnête homme? Ne sont-elles pas trop souvent propres à décourager le profane plus qu'à l'attirer [2]?

Jacques CHOMARAT.

Institutum Romanum Norvegiae, *Acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia*, Series altera in-8°, volumen VII, Ediderunt Siri SANDE et Staale SINDING-LARSEN, Giorgia Bretschneider editore : Rome, 1989, 314 pages, 160 illustrations dont 7 en couleurs.

La première étude (B. KIILERICH, p. 1-21) concerne le « fronton de l'olivier » au Musée de l'Acropole; la troisième (S. SINDING-LARSEN, p. 55-95) le plafond arabo-islamique du plafond de la chapelle Palatine à Palerme (XII[e] siècle). Celle de S. SANDE (p. 23-53) analyse les motifs dionysiaques dans les mosaïques du « triconchos » (*triclinium* en forme de trèfle) de Piazza Armerina; par des rapprochements (mosaïques du Bardo, d'El Djem, etc.) il rectifie certaines interprétations : ici il faut voir non pas un Dionysos, mais un Papposilène, là au lieu d'un Thésée un Penthée; le propriétaire de la villa aurait pu être un magistrat à la retraite, féru de spectacles d'amphithéâtre et de chasses. G. DANBOLT (p. 97-129) montre avec rigueur la richesse de sens de l'*Incendie du Borgo* fresque de Raphaël au Vatican : d'un signe de croix le pape Léon IV éteint l'incendie qui menace Rome (*Liber pon-*

1. *On fait à M. VERSNEL l'honneur de penser qu'il n'a pas voulu suggérer par là son accord avec la thèse calomnieuse d'un apprenti historien.*

2. *L'Index* est très négligé : on y cherche en vain les noms de LAURAND (cité p. 126 et 130), de DUMÉZIL, etc. P. 52 le prénom de MAROUZEAU était Jules et non pas Jacques.

tificalis) ; mais au premier plan on reconnaît au lieu du Borgo Troie avec Énée et les siens fuyant l'incendie (*Aen.*, II), à l'arrière-plan avec le pape c'est Rome, but inconnu d'Énée, symbole du pouvoir impérial et, par-delà, du pouvoir pontifical qui lui est supérieur ; Rome est invaincue (voir Vida, *Christiade*), le pape est un nouvel Énée et les fresques de cette salle sont une version chrétienne du bouclier d'Énée (*Aen.*, VIII). Leif Holm MONSSEN (p. 131-207) à la suite de D. R. COFFIN (1960) dégage la signification des fresques de la Salle de la fontaine à la Villa d'Este : célébration des vertus du cardinal bâtisseur, de la nature [1] et des dieux, présence dominante d'Hercule, favori des Este et peut-être préfiguration du Christ. Le même auteur (p. 209-313) essaie de résoudre l'énigme de Matteo da Siena, l'un des décorateurs des salles de la Villa d'Este, spécialiste de fresques représentant des paysages à l'antique (qui suivent les recommandations de Vitruve VII, 5, et de Pline, *N. H.*, 35 parlant de Studius) ; il en éclaire un peu l'art par des comparaisons avec d'autres spécialistes du même genre, antérieurs comme Muziano ou contemporains comme Paolo Bril ; il laisse irrésolue la question de savoir si on peut l'identifier avec un autre personnage qui en 1593 se dit cosmographe. Les illustrations comportent quelques plans très utiles et de très belles reproductions photographiques de fresques, en particulier dans la dernière étude.

Jacques CHOMARAT.

AEVVM INTER VTRVMQVE. Mélanges offerts à Gabriel SANDERS, professeur émérite à l'université de Gand, publiés par Marc VAN UYTFANGHE et Roland DEMEULENAERE (Instrumenta Patristica, XXIII) : La Haye, Nijhoff international, 1991, XLII-533 pages.

Le nom de G. SANDERS est et restera lié à l'Université de Gand où il fut tour à tour chargé de cours et (à partir de 1967) professeur ordinaire. Au moment de son passage à l'éméritat ce volume de *Mélanges* est un hommage rendu à l'œuvre qu'il accomplit pendant vingt-deux ans à la tête du Séminaire de latin postclassique et médiéval de cette université qu'il avait lui-même créé.

Longtemps réduit à la portion congrue dans le champ des études historiques, l'*aeuum utrumque*, c'est-à-dire la vaste zone qui s'étend entre l'Antiquité et le Moyen Âge, entre le paganisme et le christianisme est maintenant une province à part entière de l'*Altertumswissenschaft*. On sait que G. SANDERS a donné un surcroît d'impulsion à ce processus de promotion continuée. Il est assurément de ceux qui ont ouvert ou élargi les voies d'accès à des richesses nouvelles. Il gardera d'autre part le mérite d'avoir créé et animé une école à laquelle il a su communiquer, avec la flamme qui le caractérise, son intérêt pour l'étude des continuités dont l'entre-deux à l'exploration duquel il s'est consacré atteste la persistance, mais aussi des ruptures qui vont de pair avec l'avènement de toute période nouvelle. On ne s'étonnera donc pas que, des quarante-deux contributions réunies dans ce volume, plusieurs soient l'œuvre d'anciens élèves, parmi lesquels D. PIKHAUS, qui, en plus d'un article, a également composé la bibliographie de G. SANDERS (p. XVII-XLI), tient une place spéciale. Comme on pouvait s'y attendre, plusieurs de ces contributions, respectivement dues à P. CUGUSI (*Il carmen Epigraphicum cristiano Zarker 24. Saggio di edizione e esegesi*), J. FONTAINE (*Une épitaphe rythmique d'un contemporain d'Isidore de Séville : l'éloge funèbre du Visigot Oppila*), H. KRUMMREY (*Zur Grabinschrift für Iunia Baccula aus Oued-Athménia/Algerien (AÉ, 1966, 539)*, G. PICCALUGA (« *sic... ut citrea poma* »

1. Que signifie « the microcosm of the universe » (p. 169, 176, 183)?

(C. I. L., 12, 533) et D. PIKHAUS (*The epitaph of Rhodine from Rome (I. C. U. R., VII, 19.255 = I. L. C. V., 1232 = C. L. E., 1431)* portent sur des *carmina latina epigraphica*, genre dont par les deux grands livres que l'on sait et par une série d'articles maintenant regroupés dans *Lapides memores*, mais aussi par l'établissement et la tenue à jour de fichiers minutieux, G. SANDERS relança et renouvela l'étude. Le reste de ces *Mélanges* traite essentiellement d'archéologie chrétienne, d'hagiographie, d'histoire du Bas-Empire, d'auteurs ou de textes latins de l'époque patristique ou du haut Moyen Âge.

Le recenseur sait par expérience qu'on ne fait jamais appel en vain à G. SANDERS. Il était naturel dans ces conditions que plus qu'un recueil de *Mélanges* ordinaire, *Aeuum inter utrumque* fût un tribut de reconnaissance.

Jean-Claude RICHARD.

GUSTAVIAN OPERA, *An interdisciplinary Reader in Swedish Opera, Dance and Theater 1771-1809*. Publication issued by the Royal Swedish Academy of Music, n° 66. Printed in Sweden by Almqvist and Wiksell Tryckeri : Uppsala, 1991, 1 volume illustré, 492 pages.

Cet important volume magnifiquement présenté et illustré réunit les communications présentées lors d'un colloque pluridisciplinaire de Stockholm sur l'opéra et la danse à l' « ère gustavienne ». Le règne de Gustave III (1771-1792) a marqué l'apogée de la vie artistique de son pays. « The Theater King » est bien l'appellation qui convient à ce roi constructeur de théâtres, auteur de *libretti*, et qui est mort assassiné dans sa loge comme un héros de Verdi. A côté de sujets traditionnels tirés de la mythologie ou des littératures grecque et romaine, il a eu à cœur de créer un opéra national. Le plus connu est *Gustaf Wasa*, dont on éclaire ici la musique et les symboles. Après un premier chapitre qui fait revivre l'arrière-plan politique ainsi que la situation de la Suède dans l'Europe des lumières, l'ouvrage offre un panorama complet de la vie artistique de l'époque : architecture théâtrale (Drottningholm), machinerie, scénographie, principaux opéras, musique et interprètes, ballets. Le dernier chapitre est consacré à l' « opéra-monstre » *Aeneas i Carthago* (de Kraus et Kellgren) qui, bien avant Wagner, était conçu comme une « œuvre d'art totale », mais qui ne connut pas le succès.

Un grand moment de l'opéra et de la tradition culturelle européenne nous est ici restitué dans tout son éclat.

Andrée THILL.

Mauricio Beuchot-Jorge ÍÑIGUEZ, *El Pensamiento filosófico de Tomás de Mercado : Lógica y economía* : Universidad nacional autónoma de México, 1990, 156 pages.

Cette brochure n'est pas faite pour la *R. É. L.* Qu'on en juge : Tomás de Mercado (1523-1575), dominicain, professeur de théologie et de philosophie, a commenté les *Tractatus* ou *Summulae* de Pierre d'Espagne, ces manuels de logique en usage dans les écoles aux XV^e^-XVI^e^ siècles, traduit et commenté une partie de l'*Organon* d'Aristote. On ne trouve ici aucun de ses textes ni en latin ni en traduction. Voici les titres des chapitres : 1) Vie et œuvres; 2) Philosophie de l'économie; 3) Philosophie du langage et logique formelle; 4) La logique matérielle et les prédicables; 5) Les prédicaments et la substance; 6) La théorie de la science. Suivent deux appendices; le deuxième parle de « Galilée et le sens de sa rupture avec l'aristotélisme ».

J. CHOMARAT.

Strukturen der Mündlichkeit in der römischen Literatur, hrsg. von Gr. VOGT-SPIRA (Script Oralia 19, Reihe A : Altertumswissenschaftliche Reihe, Band 4) : Tübingen, Gunter Narr, 1990, 319 pages.

Ce volume constitue les Actes d'un colloque tenu à Freiburg en décembre 1988. La question mise à l'ordre du jour était la suivante : « A quoi peut-on reconnaître que les textes qui nous sont parvenus de la littérature romaine étaient destinés à la lecture à haute voix et même à la récitation ? »

En introduction, le professeur Eckard LEFÈVRE, initiateur du colloque, démontre le bien-fondé de l'enquête. Suivent dix-sept communications réparties en huit sections : Prose métrique, Discours, Droit, Histoire, Sénèque, Satires, Épigramme, Antiquité tardive.

A. PRIMMER analyse très en détail diverses combinaisons rythmiques dans des œuvres de Cicéron, Salluste et Sénèque (avec tableaux de fréquence) et étudie comment elles structurent l'*elocutio* dans le cours de la phrase.

M. FURHMANN prouve que la version écrite des discours de Cicéron réellement prononcés conserve les caractères de l'improvisation orale (*Pro Sestio Amerino. Pro Milone*). Il relève d'autre part, dans les discours non prononcés, des procédés destinés à donner l'illusion d'une présentation orale effective (*Deuxième Philippique; Deuxième action contre Verrès*), tandis qu'H. O. KRÖNER répertorie les préceptes oratoires utilisés dans la formation rhétorique telle que la concevaient Cicéron et Pline le Jeune.

D. LIEBS reconstruit l'histoire d'un type d'œuvres juridiques, les *Responsorum libri*, dont les caractères sont originellement liés à l'expression orale.

Les communications de H. A. GÄRTNER, M. ERREN et J. CHRISTES mettent en valeur ce qu'apportait l'art de la *pronuntiatio* aux textes historiques et démontrent qu'une bonne compréhension des modalités de l'expression orale dont ils sont porteurs en fait mieux apprécier le sens.

E. LEFÈVRE suppose que Sénèque, pour des raisons d'actualité, devait envisager la lecture publique de certaines de ses œuvres philosophiques; il y relève des traces évidentes de la rhétorique déclamatoire.

B. ZIMMERMANN suit à peu près la même démarche en ce qui concerne les tragédies. Certains types de scènes semblent au service de la pantomime; ces textes auraient été conçus pour soutenir l'interprétation dramatique par la récitation.

Le problème de l'interprétation publique des textes satiriques est étudié par W. W. EHLERS à partir de Perse dont les *Satires* posent le plus de questions. Leur apparente obscurité se résout si l'on recourt à une analyse serrée des changements d'interlocuteur : ils impliquent un jeu de récitation, facilement dépisté chez Juvénal et Horace. G. VOGT-SPIRA et J. BLÄNSDORF étendent ce genre d'enquête à Pétrone, le premier répertoriant les indices d'une présentation orale du *Satiricon*, le second s'attachant à en définir les critères d'après un exemple particulier, l'histoire du loup-garou racontée par Nicéros.

Les épigrammes de Martial étaient sans aucun doute lues en public et l'expression orale était nécessaire pour en bien faire valoir les intentions et même le sens. W. BURNIKEL le démontre en analysant les effets d'animation verbale recherchés par le poète, donnant ainsi la preuve que ces épigrammes étaient conçues pour la récitation.

La littérature de l'Antiquité tardive donne lieu à quatre communications ayant pour objet de retrouver les signes de l'influence de l'expression orale dans l'invention et la réalisation, chez Prudence, Saint Ambroise, Claudien, Saint Paulin de Nole (Ch. GNILKA), Saint Augustin (K. S. FRANK), spécialement les *Confessions* (S. DÖPP) et les structures dialoguées des écrits contre les Manichéens (M. ERLER).

Jean GÉRARD.

Pratum Saraviense. Festgabe für Peter STEINMETZ, hsgg. v. W. GÖRLER und S. KOSTER : Stuttgart, 1990, 221 pages.

Ce volume de mélanges a été offert à P. STEINMETZ pour son soixante-cinquième anniversaire. Le premier article est dû à R. SCHMITT, qui, à l'occasion de deux nouvelles éditions (BERNABÉ, 1987, DAVIES, 1988), propose une étude de la langue des *Kypria* par rapport aux épopées homériques; il conclut par des réflexions sur la datation (un peu avant 500) et la localisation (l'Attique) avancées par WACKERNAGEL et reprises par BETHE, et met l'accent sur le fait que les fragments poétiques les plus importants ont été transmis par des œuvres écrites en attique, où seules ont survécu les formes étrangères pour lesquelles il n'existait pas d'équivalents dans la langue d'Athènes. Le deuxième article, de K. SCHÖPSDAU, analyse un passage des *Lois* (III, 693 d-701 e), consacré à l'évolution politique de la Perse et d'Athènes; selon Platon, dont on sent la sympathie pour l'Athènes d'autrefois et son obéissance volontaire aux lois, c'est l'abandon du mélange opéré entre monarchie et démocratie (qui permet de réaliser le triple but visé par la législation : assurer l'ἐλευθερία, la φιλία et la φρόνησις), qui a conduit à la ruine la Perse et Athènes : l'une a accentué ses traits monarchiques, l'autre sa composante démocratique. C. W. MÜLLER critique l'hypothèse de V. LANGHOLF, pour qui, dans les vers 92-93 de l'*Hymne à Déméter*, Callimaque renverrait au περὶ φυσῶν (12, 110, 4 L.), attribué à Hippocrate : l'analyse des deux passages et de la pratique de leurs auteurs le conduit à postuler un emprunt commun d'Hippocrate et de Callimaque à la poésie archaïque grecque et, sans doute, à une œuvre épique post-homérique. Dans l'article suivant, H. O. KRÖNER montre, à l'aide d'observations qui portent sur la langue et la pensée de Plotin, qu'il faut en revenir à la leçon de H.-S. pour Plotin 5, 6 (24), 2, 10 et suiv. E. ACKERMANN étudie la figure de l'animal dans les mythes et les contes antiques et conclut à un produit de la psyché humaine : loin d'avoir une existence extérieure, le monstre est une partie de l'homme. Au livre X du *De architectura*, Vitruve décrit un appareil destiné à compter les milles, que Hiéron d'Alexandrie appellera un hodomètre; après A. W. SLEESWYK, dont la reconstitution n'est pas totalement corroborée par le texte, et L. CALLEBAT et Ph. FLEURY, qui considèrent que la description de Vitruve est orientée dans une perspective plus théorique que pratique, O. LENDLE développe une solution personnelle qui peut correspondre seulement au principe d'une invention mais qui est aussi réalisable. Dans la contribution suivante, K. M. GIRARDET reconstitue, au cours d'une enquête minutieuse, les phases de la perte de pouvoir que subit le consulat à partir de 44 avant J.-C. et les étapes du fondement légal de la puissance du *Princeps* : la date à laquelle il aboutit pour le début d'un régime véritablement monarchique est l'année 18 avant J.-C. : un an après, Auguste célèbre le commencement d'un nouveau *saeculum*. Dans un article intitulé *Virgile* et *Auguste*, S. KOSTER commente les diverses mentions de ce dernier dans les *Bucoliques*, où le jeune dieu sans nom est associé à la notion de *libertas*, dans les *Géorgiques*, marquées par la mort de Gallus, et dans l'*Énéide*, qui tend au panégyrique du *Princeps, diui filius*, puis demi-dieu et équivalent d'Apollon après Actium : Virgile a donné à Auguste ce qu'il voulait lui donner en tant que personne et que personnage, sans oublier ni sa conscience d'être poète ni les droits de la liberté. Les réflexions de W. BURNIKEL portent sur l'*epistula*, III, 7 des *Pontiques*, qui, selon lui, marque un tournant dans la littérature d'exil d'Ovide : le poète fait la paix avec ses amis, avec les gens de Tomes, avec Auguste et surtout avec lui-même dans un poème qui est celui de la déception et la désillusion, mais aussi de l'affirmation obstinée de soi-même. Suit un court article d'E. LEFÈVRE, qui montre que le *De breuitate uitae*, 12, 5 de Sénèque renferme probablement des allusions satiriques à Pétrone.

W. GÖRLER s'intéresse à l'habitude sentimentale de donner des noms antiques célèbres à des lieux divers (jardins, parcs, bâtiments, villes...) et en propose une revue, pleine d'imprévus, qui commence à Rome avec la « Syracuse » d'Auguste et se termine dans la lointaine Amérique au moment de la constitution des États-Unis. On passe à la littérature de la Renaissance avec C. ZINTZEN, qui commente, paragraphe par paragraphe, une lettre de Marsile Ficin où ce dernier expose une théorie sur l'inspiration poétique, imprégnée de platonisme, qui aura un grand retentissement sur les lettrés de son entourage. La littérature contemporaine est abordée par V. BUCHEIT, qui explique un poème de R. BORCHARDT, *Schatte von Rodaun*, en l'éclairant par l'arrière-plan antique de l'épigraphe latine dont il est précédé. C'est sur la liste des écrits de P. STEINMETZ, relevés par H. WALTER, que se termine ensuite ce recueil où les voies les plus diverses de la recherche entremêlent leurs richesses dans une rencontre qui atteste leur vitalité.

Jacqueline FABRE.

'ΗΔΙΣΤΟΝ ΛΟΓΟΔΕΙΠΝΟΝ. Logopédies. Mélanges de philologie et de linguistique grecques offerts à Jean TAILLARDAT. Peeters/Selaf : Paris, 1988, 262 pages.

Comme le dit fort joliment le texte de présentation de l'ouvrage (placé sous l'emblème de la fleur de papyrus), deux douzaines d'hellénistes, issus de l'école française de philologie grecque constituée autour de Pierre CHANTRAINE, ont uni leurs compétences, leur esprit, et leur joyeuse amitié, pour offrir au linguiste et philologue Jean TAILLARDAT (également passionné de mer), un « festin de mots » : λογόδειπνον (le meilleur des festins, selon Athénée) — à commencer par le spirituel néologisme *Logopédies*, qui donne son titre à l'ouvrage.

La liste des publications (1948-1988) qui ouvre le recueil, témoigne de la variété des domaines auxquels s'est intéressé J. TAILLARDAT, au premier rang desquels se situent la Comédie et le lexique grecs. Nous ne rappellerons que les deux pièces maîtresses que constituent sa thèse sur *Les images d'Aristophane* (1962; 2e éd. 1965) et sa contribution à l'achèvement du *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* de P. CHANTRAINE (φάβα-φράτηρ, 1980).

Il n'est donc pas étonnant que, sur les vingt-deux articles que comporte le volume, quinze relèvent de la lexicologie, qu'il s'agisse d'hypothèses étymologiques novatrices, de processus de création lexicale (dérivés et composés, délocutifs, métaphores), de variantes dialectales, de sémantique, ou encore d'exégèse des textes. En se fondant sur les données anatoliennes, F. BADER (*Mont Parnasse*, p. 1-23) défend la thèse de l'origine grecque du toponyme Παρν-ασσόν, « Montagne Rocheuse », habituellement considéré comme un mot de substrat. A l'issue d'une rigoureuse analyse morphologique et sémantique, A. BLANC démontre (p. 33-48) que l'adjectif κατηφής, issu de *κα(τα)-τηφής à partir d'une base *θαφ- « frapper », indique l'abattement et la stupéfaction, sans la nuance de honte qu'on lui suppose généralement. Après l'examen du corpus rassemblé par M. CASEVITZ (p. 49-53), il apparaît que la finale -ιτος/-ιτον ne constitue pas un suffixe, mais représente, dans bien des cas, un second élément de composé (-ι-τος, adjectif verbal de εἶμι, « aller »). A. CHRISTOL (p. 55-61) propose de voir dans le verbe προσδοκᾶν, « attendre », non un dénominatif du tardif προσδοχή, mais une formation parasynthétique préhistorique, issue du syntagme *πρὸς δοκάν. C. DOBIAS-LALOU (p. 63-75) exploite les données de l'épigraphie mycénienne pour dresser un inventaire des allophones et allomorphes dialectaux — appellatifs et anthroponymes — du composé homérique τιμάοχος (τιμαχεῖον, τιμοῦχος, etc.). Deux vocables inconnus, récemment livrés par des poteries de Sicile méridionale du

4e s. a. C., sont interprétés par L. DUBOIS (p. 77-82) comme deux noms de confréries : Θεστᾶν, « Suppliants » (gén. pl. de θέστᾱς). et Χαυνοτρίβωνες. « Malaxe-Molle Argile », néologisme humoristique désignant des compagnons coroplastes. J. HASENOHR (*Deux formules d'encouragement chez Homère*, p. 83-92) affine la distinction sémantique et fonctionnelle entre θάρσει et μὴ δείδιθι, généralement indifféremment traduits par « ne crains rien ». A propos du composé hésiodien ἀλυκτοπέδη, « entrave infrangible », Ch. de LAMBERTERIE démontre (p. 111-127) que l'adjectif ἄλυκτος trouve un correspondant exact dans la phraséologie védique, avec le mythe du dieu lieur. D. LECCO (qui s'est chargée de la saisie des diverses contributions du recueil sur « μηχανῇ Μὰχ πλῦς καλουμένῃ », cf. p. 262) fait (p. 129-132) une utile mise au point sur le rapprochement traditionnellement opéré entre le grec φελλός et le russe *bolona* (φ- / *b*-) — rapprochement impossible, puisque la forme slave résulte d'une aphérèse du préfixe *(o)b*-. M. LEJEUNE réfute (p. 133-136) la thèse de J. VENDRYES selon qui le composé comique τρυγέρανος (Philémon *ap.* Athénée) reproduirait le celtique *Trigaranus*, « aux trois grues », attesté au Ier s. p. C. sur le pilier des Nautes Parisiaques; il s'agit d'une création ludique que l'on peut traduire par « Coquecigrue ». F. LÉTOUBLON (p. 137-154) s'attaque au difficile problème de la dérivation délocutive à partir d'onomatopées et d'interjections; celle-ci n'est possible que lorsque l'interjection prend une « valeur signifiante », par son intégration dans un rituel ou un « acte de langage ». Poursuivant ses recherches onomastiques, O. MASSON (*Noms grecs du type* Ἀρκολέων, « *ours-lion* », p. 171-177) s'intéresse aux anthroponymes composés associant deux noms d'animaux, ou un nom de divinité et un nom de fleuve : *Xanthermos*. J. PATTISON (p. 205-212) s'appuie sur des données fournies par le grec, le français et l'anglais, pour retrouver dans la notion de « ligne droite » l'unité sémantique qui justifie les deux principaux emplois historiques de φάλαγξ, « rondin de bois » et « ligne de bataille ». F. SKODA (p. 221-234) dresse un inventaire de diverses métaphores issues du monde animal, qui ont servi à constituer le vocabulaire grec de la pathologie. Enfin J.-C. TURPIN (p. 247-260) se livre à une critique serrée de la notion de tabou développée par C. WATKINS à propos du mot-thème de l'*Iliade*, μῆνις, « la colère (d'Achille) ».

Les sept contributions restantes relèvent de la syntaxe. Trois ont encore trait aux mots : J.-P. LEVET (*Recherches sur le verbe* ἠμί, p. 155-169) analyse la fonction de la forme verbale archaïque ἦ, « dit-il » (distincte de la particule homophone) chez Homère et Aristophane; J.-L. PERPILLOU (*Les deux* ες *gortyniens*, p. 213-220) montre comment, à Gortyne, a été sauvegardée l'opposition pertinente entre les deux prépositions ἐ(κ)ς et ἐ(ν)ς, par le biais d'une redistribution syntaxique touchant l'article; M. TRÉDÉ (*Comment l'esprit ⟨ne⟩ vint ⟨pas⟩ aux femmes*, p. 235-245) redonne une juste interprétation du premier vers de la satire de Sémonide *Contre les femmes*, en accordant à χωρίς sa fonction de préposition. Analysant la notion d'irréel en grec, latin et français, L.BASSET (*Qu'est-ce que l'irréel?*, p. 25-32) montre que celui-ci ne correspond pas à une irréalité de fait, mais de point de vue, et qu'il est atemporel. A l'issue d'un examen portant en particulier sur le double accusatif du tout et de la partie et sur l'accusatif d'objet interne, J. IRIGOIN (*Propos sur l'accusatif grec*, p. 93-102) définit la fonction fondamentale de ce cas par l'association des valeurs de passivité et d'intégralité. B. JACQUINOD (*Accusatif, topique et verbes « dire »*, p. 103-110) montre, contrairement à l'opinion reçue, que l'accusatif de la personne dont on parle (topique) se rencontre en grec après un verbe « dire » (« parler de qqn ») en dehors des constructions avec double accusatif ou adverbe. Une analyse détaillée de la formation et du comportement syntaxique des infinitifs grecs et latins amène P. MONTEIL (*Réflexion sur l'infinitif grec*, p. 179-204) à réfuter — en rappelant quelques principes méthodologiques fonda-

mentaux — la thèse de J. HAUDRY sur l'origine casuelle de datif-locatif de ces infinitifs, pour reprendre celle de J. PERRET du thème nu, étranger à tout paradigme, fonctionnant comme le cas de la détermination immédiate.

Les latinistes, dont la langue et la culture doivent tant à l'hellénisme, liront eux aussi, avec intérêt, ce recueil manifestement conçu dans la bonne humeur (ainsi qu'en témoignent le graphisme des vignettes personnalisées et la rédaction de l'achevé d'imprimer), qui fait honneur à ceux qui l'ont réalisé comme à celui à qui il est offert.

Frédérique BIVILLE.

Römische Geschichte und Zeitgeschichte in der deutschen und italianischen Altertumswissenschaft während des 19. und 20. Jahrunderts, II L'impero romano fra storia generale e storia locale, a cura di E. GABBA e K. CHRIST : Côme, Edizioni New Press, 1991, 341 pages.

Ce volume regroupe les travaux d'un séminaire réuni à Pavie en septembre 1989. Le thème auquel celui-ci était consacré (cf. la partie italienne du titre) s'inscrit dans le prolongement de celui (*Caesar und Augustus*) qui, un an plus tôt, avait été proposé aux participants d'un premier séminaire organisé à Marburg. Il est suffisamment large pour s'être prêté à des variations diverses selon que les invités ont fait porter leur recherche sur l'historiographie de langue allemande ou italienne de l'empire romain ou à l'apport d'un savant, d'une école ou d'une région. La liste suivante en apporte la preuve : K. CHRIST, *Reichsgedanke und Imperium romanum in der nationalsozialistischen Ära*; E. GABBA, *L'età imperiale romana nella storiografia italiana dell' Ottocento*; K.BRINGMANN, *Zur Beurteilung der römischen Kaiserzeit in der deutschen Historiographie des 19. Jahrhunderts*; G. CLEMENTE, *Il rinnovamento degli studi di storia tardo-antica in Italia e il contributo di Santo Mazzarino*; W. ECK, *Die Auswirkungen der Herrschaft des Augustus auf Verwaltung und Provinzen im Urteil der deutschen Forschung des 19. und frühen 20. Jahrhunderts*; G. CRIFÒ, *Storiografia giuridica italiana sull' Impero Romano tra Ottocento e Novecento*; C. SALETTI, *L'archeologia della Cisalpina romana negli studi italiani*; A. H. BORBEIN, *Gerhart Rodenwaldts Bild der römischen Kunst*; M. BERGMANN, *Zur Forschung über die Traians- und Marcussäule von 1865 bis 1945*; H. CHANTRAINE, *Das Bild der römischen Kaiserzeit in den Acta der Mannheimer Akademie*; A. LA PENNA, *Il giudizio su Giovenale in Germania e Italia fra Ottocento e Novecento*; C. SALMERI, *Grecia vs Roma nella cultura siciliana dal XVII al XX secolo*; L. SCHUMACHER, *Libertas : Rezeption, Verständnis und Nutzung römischer Freiheitssymbolik in der Neueren Geschichte.*

Autant d'analyses bien venues dans un domaine où il ne pouvait être question de synthèse. On n'en sera que plus reconnaissant à K. CHRIST et à E. GABBA d'avoir su dégager quelques lignes de force dans des esquisses de *Conclusion.*

Jean-Claude RICHARD.

Michael von ALBRECHT, *Rom : Spiegel Europas — Texte und Themen*, Sammlung Weltliteratur, II Serie, Forschung-Deutung-Darstellung 3, Heidelberg, Verlag Lambert Schneider, 1988, 680 pages, 14 illustrations.

Depuis le XVI[e] siècle historiens, poètes, penseurs n'ont cessé d'utiliser les auteurs latins pour décrire leur époque, exprimer leur vision de la nature ou leur morale, chanter leur gloire future. Ainsi Ibsen en 1850, Alexandre Blok en 1918 interprètent les révolutions de 1848 ou de 1917 en ressuscitant dans une œuvre

théâtrale ou lyrique le personnage de Catilina; ils le comprennent à la lumière de leur temps, mais inversement cette figure antique est comme un miroir où se reflète l'image du présent. On a donc ici quatorze chapitres, déjà parus comme articles; chacun rassemble autour d'un même thème des textes de langue et d'époque diverses, anciens ou modernes, dépassant rarement une page; tous sont cités dans leur langue originelle (latin — antique ou humaniste —, néerlandais, danois, russe souvent, allemand, français, anglais, espagnol, italien, portugais, roumain) et traduits, le plus souvent par M. von ALBRECHT lui-même. Quelques noms : Hooft (historien néerlandais de la guerre d'indépendance des Pays-Bas), Grotius, C. F. Mayer, E. T. Hoffmann, Pouchkine (dans 4 chapitres), Shakespeare, Brecht, Gracian, Leopardi, Kierkegaard, Camoens, Molière, Milton, le Tasse, Sarbievius (Sarbievski, jésuite polonais du XVII[e] siècle qui écrit en latin), etc.; d'autre part : Salluste, Tite-Live, Tacite, Lucrèce, Cicéron, Ovide (souvent), Lucain, Sénèque, Apulée, Virgile, Plaute, Horace (plusieurs fois). Chaque texte est analysé avec précision, clarté et rigueur, de manière à montrer l'enchaînement des idées et les particularités stylistiques, celles-ci soulignant celui-là; ainsi est dégagée la singularité de chacun des auteurs qui traitent le même thème. La curiosité et la science de M. von ALBRECHT sont extraordinairement diverses. Par exemple il étudie l'entrée de mots grecs (car le grec n'est pas oublié) dans la langue russe à deux époques, rectifiant au passage les dictionnaires étymologiques. Ou bien il montre comment le thème lucrétien de l'infiniment petit (4, 110-122) est repris et amplifié chez Pascal dans une intention opposée : susciter l'effroi religieux que le poète des atomes veut éteindre; et l'on retrouve un écho du *clinamen* (2, 289-293), critiqué par Cicéron (*Fin.*, 1, 19 sq.), chez Heisenberg : la mécanique quantique défait la loi de causalité, mais la notion de probabilité permet de maintenir une science de la nature. L'image de Socrate ramenant la philosophie sur terre prend un sens différent chez Cicéron, Sénèque, Apulée (*Flor.*, 2 et 23) [1], Gracian, Leopardi, Kierkegaard, Nietzsche et Rudolf Kassner (aujourd'hui à peu près oublié en France). Les « prooemia » de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de l'*Énéide*, des *Lusiades*, de la *Jérusalem délivrée* et du *Paradis perdu* ont chacun leur physionomie propre non pas malgré, mais à cause même des emprunts. Le personnage d'Euclion ne représente pas l' « avare » comme Harpagon, mais le « méfiant » (ἄπιστος) ainsi que le montre le rapprochement avec Théophraste, *Caractères*, 18. Ce ne sont là que quelques exemples parmi bien d'autres de cette suite de vues sur l'histoire de la culture européenne. On admirera tout particulièrement le chapitre consacré à l'art de Rodin — car les œuvres d'art aussi doivent être lues (p. 76) — qui représente dans cet objet statique qu'est une sculpture le passage de l'informe à la forme, de l'élément à l'être individuel ou l'inverse, le mouvement, la métamorphose, les êtres mixtes (centaure, sirène), l'éveil (*L'âge d'airain*, *Orphée*); par là plus que par des titres d'ailleurs muables s'affirme la parenté entre le sculpteur et le poète des *Métamorphoses*. Une postface souligne, entre autres, que la situation des auteurs européens par rapport aux Anciens est analogue à celle des Latins eux-mêmes par rapport aux Grecs : héritiers d'œuvres, de genres, de problèmes et d'une mythologie qui a perdu la valeur religieuse qu'elle avait originellement pour ses créateurs grecs.

Rom : Spiegel Europas est un grand livre qui mériterait d'être traduit en français et dans d'autres langues européennes [2].

Jacques CHOMARAT.

1. « Parle, que je te voie! » plusieurs fois cité par Érasme.
2. La présentation matérielle est presque impeccable; cependant p. 399 l'appel de note devrait

LALIES, Actes des sessions de linguistique et de littérature, 11 (Cortona, 20-31 août 1990) : Paris, Presses de l'E. N. S., 1992, 231 pages.

Les sessions d'Aussois se sont tenues cette année à Cortone, ville doyenne de l'Étrurie. Les thèmes abordés sont naturellement l'étrusque, les langues et civilisations préromaines de la Grande-Grèce, quelques aspects du romanisme et, en prime, ont été ajoutés deux articles didactiques sur l'art d'interroger avec profit divers CD-ROM de lexicographie grecque (*TLG*) et latine (*PHI*), par D. BÉGUIN et l'équipe de Pise, œuvre éminemment charitable, car les informaticiens n'ont pas toujours, bien au contraire, le souci de faciliter la vie des utilisateurs...

Pour l'étruscologie, D. BRIQUEL présente une nouvelle fois *Le problème des origines étrusques* (p. 7-35). On est aujourd'hui beaucoup moins catégorique : il y a du vrai dans les trois grandes théories. L'autochtonie a pour elle l'archéologie, qui souligne la continuité entre Proto-villanoviens, Villanoviens (il existe même une urne biconique avec une inscription étrusque) et Étrusques, et la présence dans les Alpes d'une population étrusque (ou étruscoïde), les Rètes : est-ce l'arrière-garde des Étrusques ou un secteur séparé du gros de la nation par les invasions celtiques ? En tout cas les liens culturels avec l'Europe centrale sont patents à haute époque. L'origine orientale est nettement en retrait aujourd'hui : pas question de la mettre en parallèle avec la colonisation grecque, au vu de la chronologie ; cette relation avec les Lydiens, défendue par Hérodote, provient peut-être des Ioniens qui commerçaient en Étrurie ; il reste que l'inscription de Lemnos est troublante. Les Pélasges peuvent constituer une variante de l'autochtonie, car ils ne sont pas mentionnés qu'en Thessalie (Hellanikos), mais encore en Italie (on connaît le beau livre de D. BRIQUEL). Une certitude : les sources antiques ne sont jamais innocentes ; la qualification d'autochtones, par Denys d'Halicarnasse, n'est pas un compliment, car cela rejetait les Étrusques parmi les Barbares ; les autres thèses préservaient au contraire un trait d'union avec les Grecs. Quoi qu'il en soit, le passé étrusque remonte très haut. Un article plus court « Les plus religieux des hommes » traite d'un aspect original de la religion étrusque, « religion du livre » (ou plutôt des livres), non seulement les « livres sibyllins » qui leur sont souvent attribués, mais les différents traités de l'*Etrusca disciplina*, révélés par Tagès, qui ont paru à Cornelius Labeo capables d'entraver l'essor du christianisme.

G. CAMPOREALE, *Rapports entre Grèce et Étrurie* (p. 83-92), souligne combien la période orientalisante de l'art étrusque est solidaire des thèmes de l'art grec contemporain ; la Grèce a aussi marqué l'Étrurie dans de multiples domaines, à commencer par l'alphabet.

L. AGOSTINIANI a présenté deux sommes du plus haut intérêt. La première, *Contribution à l'étude de l'épigraphie et de la linguistique étrusques* (p. 37-74), fait le point de nos connaissances sur la grammaire étrusque ; d'énormes progrès ont été accomplis récemment, en particulier dans la partition chronologique ; la langue peut être classée comme agglutinante, chaque morphème étant, en principe, univalent, ainsi *clan* « fils » — *clensi* (« datif ») au singulier, mais *clenar* — *clenarasi* au pluriel. Il n'y a pas de genre grammatical, mais le genre naturel, au féminin, entraîne l'addition d'un *-i*. Pour le verbe, la nouveauté c'est le morphème *-χe* de passif. On connaît aussi maintenant la négation (*ei mini-pi capi* « ne pas me prendre »), le participe passif en *-u* (*mulu* « donné »). Tableau excellent, très précis, avec beaucoup de méthode et de rigueur. Le second bilan présente « Les parlers indigènes de la Sicile préGrecque » (p. 125-157), dont L. AGOSTINIANI est un

être 8 et non 7^a ; p. 412, v. 724^a on lira *defraudaui* ; p. 426-428 on passe du § 4 au § 6 sans § 5 ; p. 595, l. 28 corriger « er » en « der » ; dans les Remarques qui suivent le chap. XIV tous les renvois aux pages sont à corriger, par exemple on devrait lire non pas : S. 584-590, mais S. 592-598, etc.

des meilleurs connaisseurs. Précieuse synthèse de tout ce qu'on sait des deux plus grands dialectes attestés (le sicane a été recouvert par le grec) : l'élyme de Ségeste et le sicule de l'Etna et d'autres centres. Assurément la documentation n'est pas énorme (« rareté dramatique », p. 145), mais les langues sont indubitablement indo-européennes; « italiques »? c'est moins sûr, malgré des affinités certaines. Quelques mots intéressants : en élyme, si εμι « je suis » est considéré comme un emprunt formulaire au grec, restent quelques désinences : datif en -αι, noms propres *Titelos, Kailios, Voltika* à consonance italique. En sicule le matériel est plus abondant; les Anciens savaient déjà que *litra, nummus, uncia* en provenaient, un nom propre comme Δουκετιος sonne italique, et même celtique, de même τουτο; le prétérit 3. sg. est en -εδ; on ajoutera maintenant le bel impératif, presque « indo-européen », πιβε « bois! » (v. M. LEJEUNE, *R. É. L.*, 68, 1990, p. 28-30). Là encore les dernières décennies ont beaucoup apporté. C'est une bonne idée d'avoir fait suivre ces deux bilans d'une courte anthologie en fac-similé avec transcription (mais sans traduction).

Autre mise au point de qualité : J. HERMAN, *La transition du latin aux langues romanes* (p. 161-171) présente un résumé commode de ses multiples contributions à l'état préroman du latin. La reconstruction n'est efficace que sous le contrôle de la philologie (c'est vrai aussi de l' « indo-européen »!); dans le processus de romanisation du latin l'intégration des divergences a été loin d'être immédiate, il faut poser des diasystèmes et tenir compte des nécessités et des possibilités de la communication. En gros, le VI^e^ siècle est encore latin, tandis que le VIII^e^ siècle ne l'est plus dans sa deuxième moitié. Les prédicateurs ont toujours été préoccupés par la réception de leur message; saint Jérôme et saint Augustin donnent déjà les indications les plus nettes. Tout cela est bien connu (p. 169, n. 11, *Aureliu* et *bibus* sont des accusatifs *latins*); deux questions restent posées : la prononciation du latin par les clercs des différents pays (les divergences étaient inévitables sans aller jusqu'à la non-compréhension), d'autre part les lettrés ont toujours compris le jargon des incultes et ne parlaient pas eux-mêmes comme des livres (au reste très incorrects eux-mêmes); il devait bien aussi leur arriver de jargonner, à l'occasion. La technique du *Sermon sur Jonas*, déjà français, mais entrelardé de latin, a dû se pratiquer durant des siècles, à des niveaux divers.

Autres articles : une bibliographie critique de l' « acculturation » en Grande-Grèce, qui introduit opportunément dans le maquis des colloques italiens, par A. ROUVERET (sur *Mefitis*, ajouter M. LEJEUNE, Louvain-la-Neuve, 1990); une comparaison de la cité et du territoire de Tarente, par E. GRECO. En linguistique romane : A. ZAMBONI, sur la réduction du système casuel (il faut postuler trois cas, avec le génitif, cf. fs. *Hôtel-Dieu* et *chandeleur, Francœur, gent païennour*; it. *capinera* « tête noire », contient-il un génitif de qualité? c'est bien douteux); G. CALBOLI étudie les consécutives à l'indicatif comme déterminants du nom et les compare au fonctionnement de l'article qui a rendu le subjonctif inutile; A. ORLANDINI s'occupe aussi de l'article appelé d'abord par une restriction avant de se généraliser, progressivement.

Un volume très réussi, qui apporte des mises au point indispensables et très neuves. Le passage de l'italien au français a parfois entraîné des approximations : *Céré, Véiès* (p. 44), *Falères* (p. 87); *valides* (= valables, p. 105); j'écrirais plutôt *osquisation* que *oscisation* (p. 98).

Pierre FLOBERT.